

Le latin : pour quoi faire ?

(Centre Jean Gol – Liège, 11 juin 2005)

Le latin : un accès privilégié aux langues de culture européennes

Dans la première partie de cette matinée ont déjà été évoquées quelques raisons de la désaffection du latin. Je rappellerai ici certains points sans trop y insister. Ils me serviront d'introduction à ce qui constitue mon propos :

- ❑ Tout d'abord, le latin souffre d'une réputation élitiste, avec tout ce que cela peut entraîner de connotations désagréables. Son statut de langue morte lui vaut de surcroît des étiquettes peu amènes comme « passéiste » ou « inutile ».
- ❑ Ensuite – ne nous le cachons pas ! –, la sauce qui lie une bonne part de ces arguments est idéologique, polluée par toutes sortes d'*a priori* plus ou moins avouables. C'est bien sûr dans cette perspective qu'il faut replacer le débat sur la discrimination.
- ❑ Enfin, le latin souffre d'être un cours difficile. C'est sans doute une qualité pour certains, pour ceux qui osent encore prôner une pédagogie de l'effort, mais pour d'autres, à n'en pas douter, c'est une abomination.

On m'a demandé de vous parler aujourd'hui d'un livre qui a fait quelque bruit en France et ailleurs en Europe. Curieusement, il ne semble guère avoir suscité d'écho en Belgique. Comme on vous l'a dit, ce livre est en réalité la mise en forme d'un rapport sur l'avenir des études classiques en Europe, rapport qui avait été demandé en son temps, en 2001, par Jack Lang, alors ministre de l'Education nationale.

Je comprends bien que vous auriez préféré avoir devant vous l'un des deux auteurs. Dans un sens, moi aussi ; c'eût été plus facile ! Mais tout compte fait, ce n'est peut-être pas plus mal ainsi. C'est que les préoccupations de Judet de La Combe et de Wismann dépassent de très loin la question précise à laquelle on tente ici de répondre.

Je ne vais donc pas vous résumer le livre. J'ai choisi de vous proposer une réflexion plus personnelle sur le latin, en gardant en toile de fond, si j'ose ainsi m'exprimer, Judet de La Combe et Wismann. Je vais donc accommoder à la liégeoise, comme les célèbres boulets du même nom, un argumentaire qui avait en première ligne de mire l'enseignement au niveau européen. Ma réflexion a aussi été alimentée, entre autres choses, par un petit fascicule qui renferme l'essentiel d'une journée de rencontres consacrée à l'enseignement du latin et du grec organisée par le Service de didactique des langues classiques de cette Université en septembre 2003.

*
* *

Un constat sur lequel tout le monde sera sans doute d'accord, c'est la diminution, qui va s'accroissant, de la maîtrise langagière chez les jeunes. Quand je dis cela, il ne saurait être question des capacités de jouer en virtuose avec l'imparfait du subjonctif ou de manier une langue qui serait un calque, pour ne pas dire un clone, de celle du XVIII^e s. Cela, c'est l'affaire de puristes pointus, et donc, en définitive, c'est relativement insignifiant.

Ce que j'entends par maîtrise de la langue, c'est la capacité de disposer pleinement de sa langue, condition *sine qua non* pour créer du non-dit, pour inventer et penser le futur. Car c'est bien – il ne faut pas se le cacher – la capacité innovante de la langue qui est aujourd'hui menacée, c'est-à-dire la capacité pour un individu d'exprimer une pensée originale.

Ce constat terrible est largement partagé, et pas seulement par les gens des lettres. C'est la conclusion à laquelle était déjà arrivé le Conseil européen des ministres de l'Education réuni à Tampere en Finlande. Mais peut-être ces gens-là vous paraîtront-ils suspects ; écoutez alors ce que disent les chefs d'entreprise et les directeurs des ressources humaines. Plusieurs d'entre eux établissent un lien fort entre la pleine possession de la langue maternelle et la capacité à créer du neuf, la capacité à inventer. Pour le dire autrement, un maniement hasardeux, aléatoire, imprécis de la langue inhibe toute recherche réellement créative et innovante.

Comment en est-on arrivé là ?

Dans l'étude du français et des langues modernes, c'est clairement le point de vue utilitaire, il serait peut-être plus juste de dire utilitariste, qui triomphe largement aujourd'hui. Au nom d'une efficacité pas toujours bien comprise, on se contente le plus souvent d'enseigner des recettes toutes faites censées fournir les clés d'une communication immédiate. On considère ainsi la langue depuis le point de vue de l'interprète et non depuis celui du philologue. Il y a là plus qu'une confusion.

On ne dira jamais assez, en effet, à quel point la liberté de l'individu à penser et à agir est conditionnée par sa capacité à posséder pleinement sa langue. S'il veut être vraiment libre – car il y a là un véritable enjeu démocratique sur lequel il faudra revenir –, l'individu doit maîtriser trois types de langues, ce que j'appellerai, avec Judet et Wismann, les langues formelles ou techniques, les langues de service et les langues de culture. Il faut bien comprendre que ces trois langages ont **tous** une nécessité indiscutable, mais qu'ils sont, et cela est très important, **non substituables** les uns par les autres.

C'est évidemment la mathématique qui constitue le parangon des langues formelles. La mathématique, comme la logique formelle, vise à faire correspondre dans une relation unitaire et univoque sens et forme, ou si vous préférez, signifiant et signifié.

Quant aux langues de service, ce sont des systèmes plus ou moins formalisés, dont le but premier est la **communication**. Il faut considérer ici le mot communication dans son sens étroit, c'est-à-dire que ce type de langage vise à la transmission d'un message le plus fidèlement possible depuis un émetteur vers un destinataire. L'anglais commercial ou des colloques est l'exemple-type d'une langue de service. Mais on pourrait également citer les jargons techniques, qui perdent toute référence en dehors des milieux professionnels où on les utilise.

Tout autres sont les langues de culture. Si les langues de service servent, et ne peuvent servir qu'à communiquer, les langues de culture permettent de **s'exprimer**. Elles seules possèdent en effet les ressources suffisantes pour dire ce qui n'a jamais encore été dit, pour penser l'inédit, pour rêver le futur. Les langues de culture, ce sont les langues naturelles, ce sont les langues maternelles. Ce qui différencie les langues de culture des deux premiers groupes, c'est, d'une part, leur épaisseur historique, qui fait qu'elles possèdent un axe temporel doublement orienté qui nous plonge dans le passé et qui nous tire vers le futur, et, d'autre part, le fait que toute langue de culture constitue un objet unique, parfois comparable, mais jamais assimilable, aux autres langues de culture même réputées les plus proches.

Au niveau européen, on identifie dès lors sans trop de peine un problème central, dont l'enjeu démocratique devrait apparaître ici clairement. Il s'agit d'un problème de culture, ce que Judet et Wismann désignent comme un problème d'interculturalité. Comme on le sait, la construction européenne s'est largement appuyée sur quelques langues véhiculaires considérées comme langues de service.

« L'urgence, plaident Judet et Wismann, n'est certainement pas de multiplier ces langues de service, ce qui ne ferait que renforcer la cacophonie, mais de réfléchir sur *la relation entre langue de service et langues de culture, de manière à faire de la pluralité de ces langues en Europe le facteur d'une intégration plus performante.* »

C'est en effet une bien curieuse conception de la modernité qu'une perspective exclusivement pragmatique, selon laquelle l'identité se déterminerait par la manière dont se règlent, dans le présent, des problèmes partagés comme l'économie, ou la politique. Cette approche ne peut être que réductrice puisqu'elle ignore les raisons pour lesquelles des individus issus de cultures différentes portent des jugements **différents** sur des situations **identiques**.

Les langues de service fonctionnent parce qu'elles reposent sur le postulat que les contenus à transposer ne varient pas. En d'autres termes, l'idée sous-jacente est que ce qui a été dit dans une langue aurait pu l'être tout autant et tout aussi bien dans une autre. D'où le choix arbitraire d'une langue de communication, par exemple l'anglais aujourd'hui, mais qui par ce choix même, se trouve dépouillé de tout ce qui en faisait une langue de culture. C'est que le fait de devenir une langue utilitaire implique bien plus qu'un changement par destination : il s'agit d'une révolution qui affecte la langue dans son essence la plus profonde. Rien de tout ceci ne serait grave si l'on restait conscient de l'écart qui sépare les deux types de langues. Hélas, la plupart des conflits – consultez pour cela les diplomates si vous deviez encore en être persuadés – surgissent de cette confusion permanente entre langues de service et langues de culture. Quand il s'agit de traduire, au sens fort du terme, on croit naïvement qu'il suffit de passer d'un code à un autre. Or cela ne saurait être. On ne traduit jamais des langues, mais toujours des discours, des textes particuliers.

On perçoit ici très bien que la langue maternelle est l'élément crucial. La langue maternelle, ceci est une lapalissade, vous m'en excuserez, est la langue apprise dans le milieu familial. Mais son apprentissage en tant que langue, en tant qu'objet linguistique ne peut se faire qu'à l'École. C'est là, et uniquement là, que par un processus d'aliénation positive, l'enfant va pouvoir se dépouiller de ce qu'il croit posséder, sa langue, afin d'en faire un objet d'étude, avant de pouvoir se la réapproprier pleinement. Ce processus d'étranglement, comme le disait Montaigne, est tout à fait nécessaire dans l'apprentissage et ne saurait être assez souligné. Il est à l'opposé, faut-il le dire, des procédés d'immersion, qui passent pour la panacée aujourd'hui, mais qui sont un peu ce que la teinture alchimique est à la transformation chimique.

*
* *

Et le latin dans tout cela, me direz-vous ? Je pense que ce préambule un peu long est nécessaire pour resituer la place du latin d'un point de vue épistémologique, et préciser aussi son rôle dans la construction européenne.

La langue maternelle est, par essence, historique. Rendre l'élève conscient de l'épaisseur historique de la langue, c'est le faire entrer dans cette dynamique qui est celle de l'éducation : une aliénation, au sens où nous sommes portés vers ce que nous ne

connaissions pas, qui est étranger, mais qui était là, sous-jacent, condition indispensable pour un retour vers une nouvelle compréhension du présent.

Il s'avère que la connaissance d'une langue morte est un moyen « thérapeutique » aisé, adapté, pour une appropriation de la langue.

Judet et Wismann font ainsi un plaidoyer fort pour ce qu'ils appellent un nouveau *trivium*, c'est-à-dire une structure d'enseignement qui reposerait sur trois piliers :

- les langues de culture comme langues maternelles, vivantes, en tant que réceptacles de toutes les expériences du passé mais aussi des ressources sémantiques permettant l'interprétation des situations historiques et la formulation de projets (c'est la double orientation dont je parlais il y a un moment) ;
- les langues formelles des sciences de la nature ;
- les langues plus ou moins formalisées ayant pour objet la communication.

Dans cette perspective, l'étude des langues classiques retrouve une actualité. Cette étude fournit l'*organon*, l'outillage, d'une appropriation historique des cultures, et joue le même rôle, face aux sciences de l'homme et de la société, que la mathématique face aux sciences de la nature.

Une conclusion immédiate que l'on peut tirer en tant que citoyen est que la coupure d'avec l'antiquité est anti-démocratique par excellence, en ce qu'elle réduit le citoyen à un consommateur de l'immédiat, sans épaisseur historique : elle apparaît comme une forme d'autoritarisme.

Ce sont les langues anciennes qui ont permis aux langues européennes de se former comme langues de culture. Apprendre à lire vraiment un texte, quel qu'il soit, c'est se mettre d'abord à l'école de textes qui ont servi de matériau pour l'élaboration des cultures européennes modernes. Ces textes ont en plus l'immense avantage d'échapper à la communication immédiate, à la fascination pour le présent et ses exigences supposées, parce qu'ils sont écrits dans une langue que personne ne parle plus. Cet exercice restitue aux individus la capacité de se rapporter plus librement à leur propre langue, d'en mobiliser le passé pour dire autre chose que ce qui s'est déjà dit.

Car c'est bien là un des atouts fondamentaux du latin : c'est d'être une langue morte, figurant dans un corpus désormais clos. La mort du latin en fait incontestablement un instrument pédagogique puissant. « Devant un texte latin, le lecteur ne peut simplement appliquer des règles. Il ne dispose pas, comme pour les langues vivantes actuelles, du code qui a encadré l'expression de l'auteur. Le système linguistique sous-jacent à cette expression, qui lui donne sa forme, ne lui est pas donné (...). » Je veux dire, il n'y aura jamais plus personne pour nous dire comment cela se disait. C'est fini, perdu à jamais. « Comme il n'y a pas de langue en dehors des textes, expliquent Judet et Wismann, les règles de la langue doivent être reconstruites à partir de la lecture, elles sont élaborées comme des hypothèses à partir des phrases et de leur enchaînement. Leur justesse sera évaluée non pas au nom d'une grammaire préétablie, mais selon leurs effets : cette lecture produit-elle du sens, permet-elle de saisir une cohérence, ou bien débouche-t-elle sur du non-sens ? Le lecteur, l'élève est ainsi mis dans une situation expérimentale (c'est là une idée importante) où il sait qu'il y a un sens à découvrir, mais où il doit, pour y arriver, s'en donner les moyens. » On retrouve ici la comparaison souvent faite entre le traducteur et le détective engagé dans une enquête policière. Il faut que tout « colle » ; un petit ablatif qui reste perdu dans un coin peut être l'indice que toute l'interprétation échafaudée jusque là est à revoir complètement.

Il y a dans le petit fascicule dont je vous parlais au début de l'exposé un texte de Pierre Hazette, qui a beaucoup réfléchi sur les compétences mobilisées par l'apprentissage du latin, et notamment sur ce qu'on appelle les compétences transversales, c'est-à-dire celles qui sont nécessaires à l'étudiant dans tout son cheminement vers le savoir. Je vous engage à le lire.

Judet et Wismann établissent un parallèle que certains jugeront peut-être osé, entre celui qui lit un texte latin et un décideur, quel qu'il soit. Je leur rends une nouvelle fois la parole : « Un décideur n'a pas plus que le lecteur d'un texte écrit dans une langue non familière à se conformer seulement à un système qu'il connaît déjà. Face à une situation particulière, dont la nouveauté lui échappe tout d'abord, il lui faut, avant de décider, anticiper les conséquences possibles de son acte. Il n'y parviendra pas s'il se contente de penser que la situation où il se trouve ne fait que répéter des situations déjà connues. Même s'il dispose de modèles, transmis par les sciences sociales, politiques ou économiques, lui permettant de se représenter des cas typiques et d'envisager des actions rationnelles, il ne peut être sûr que ces modèles s'appliquent **vraiment** à la situation historique particulière qu'il lui faut traiter. Comme l'interprète d'un texte, il s'imposera d'abord de ne pas comprendre, avant de reconstruire les règles propres à la situation. »

Cette proximité dans la démarche intellectuelle entre le traducteur et l'homme de terrain dans la prise de décision a également été soulignée par Gustave Moonen, qui dirige le service de neurologie à Liège. Il montre, à mon avis de manière lumineuse, en quoi la démarche médicale s'apparente à celle de celui qui fait une version latine : repérage des symptômes d'un côté, identification des accusatifs et des nominatifs de l'autre, interprétation de ces signes qui en eux-mêmes ne signifient pas encore, formulations des hypothèses sur la maladie, sur les relations syntaxiques, formulations qui s'accompagnent des consultations annexes que sont le renvoi au scanner ou les consultations des grammaires et des dictionnaires, et quand on met tout cela ensemble, il faut bien que cela ait un sens.

Je voudrais vous citer ici un passage des propos sur l'éducation d'Alain, que l'on admire beaucoup, mais qu'on ne lit pas assez : « Je sais assez de latin, dit-il, pour respecter un bon latiniste, et même pour le définir. C'est un homme qui n'use point de son intelligence autant qu'on pourrait le croire, ou tout au moins qui n'en use point prématurément ; et j'admire comme il va au sens d'après les règles de la grammaire et la propre signification des mots. C'est une rude leçon lorsque l'intelligence, ingénieuse et ambitieuse toujours assez, est rabattue sur quelque noeud de syntaxe ; ainsi nous sommes rappelés au devoir de penser humainement, j'entends sur les signes humains et consacrés, et non point selon notre fantaisie. »

Admettons que le latin fasse bien tout ce que je dis qu'il fait. Ne pourrait-on arriver aux mêmes résultats autrement ? Ce n'est pas sûr, du moins pas avec autant d'économie de moyens.

J'ai dit qu'un des atouts du latin était d'être une langue morte. N'importe quelle autre langue morte ne pourrait-elle dès lors faire l'affaire ? Très égoïstement, je pourrais proposer l'apprentissage de l'égyptien hiéroglyphique, ce qui aurait l'avantage supplémentaire d'apprendre le dessin. J'espère ne pas devoir m'étendre longuement sur ce qui fait la différence entre une langue redécouverte, comme l'égyptien ancien, et une langue à tradition continue comme le latin. Alors qu'à cela ne tienne ! Tournons-nous vers le chinois mandarin ou le sanskrit védique, qui ne souffrent pas des mêmes handicaps que l'égyptien, et qui, de surcroît, pourraient constituer une voie d'accès vers des langues modernes parlées par plus de deux milliards de locuteurs dans le monde contemporain (c'est pas rien, ça !) La différence, vous l'aurez immédiatement perçue, réside ici dans le dialogue permanent que le

latin a entretenu et continue d'entretenir avec nos propres langues. Cela aussi je ne pense pas devoir vous le démontrer.

Heureusement, il n'y a pas que cela. Indépendamment de ces considérations externes, le latin possède intrinsèquement une accumulation de qualités qui le rendent vraiment unique. On veut dire par là que la structure même du latin (langue à cas, absence d'article, ordre très libre des mots, etc.) mobilise plus qu'ailleurs des mécanismes cognitifs fondamentaux dans l'apprentissage.

C'est aussi une langue dont la transmission, et ce n'est pas un hasard, ne nous a laissé que des grands textes. Et je ne m'intéresse ici qu'à la forme : il s'agit de textes difficiles, qui ne se livrent pas facilement au premier venu, bref qui demandent un certain effort.

C'est parce que le latin est tout cela qu'il est irremplaçable dans la formation intellectuelle des Européens. Je voudrais vous livrer une anecdote : savez-vous que l'ordinateur parvient à désambiguer le français, mais pas le latin ? Il me semble que cela en dit long sur les processus cognitifs à mettre en œuvre dans une version latine.

En préparant cet exposé, je me suis efforcé de répondre à une question somme toute assez simple, mais qui a le mérite, je crois, d'aller au cœur du problème. Qu'est-ce qu'on peut faire de mieux, sinon faire exclusivement avec le latin ? Ou bien, si vous préférez, qu'est-ce qu'on ne peut pas faire, ou alors faire moins bien qu'avec le latin, en augmentant, par exemple, les heures de français, les heures de math ou les heures de langues modernes ?

- La question de la mathématique est la plus simple à régler. En tant que langue formelle, elle n'a pas grand chose à voir avec les langues de culture. Les deux réalités sont largement incommensurables. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut plus faire de mathématique, cela signifie simplement que l'une ne remplace pas les autres.
- Nier l'intérêt des langues modernes serait de la dernière stupidité. Mais qu'y fait-on vraiment ? On les enseigne comme des langues de service. Il n'y a pas de réflexion sur la langue en tant qu'objet, mais apprentissage de recettes destinées à prendre le train, à acheter un sandwich ou à demander son chemin. À nouveau, tout cela est utile, mais tant qu'on se borne à enseigner des transferts mécaniques d'une langue source vers une langue cible, c'est sans grand impact sur la maîtrise de la langue maternelle, langue de culture, et je vous rappelle que c'est cela qui m'intéresse ici.
- Reste le français. On pourrait sans doute arriver à une meilleure maîtrise du français en travaillant autrement : en restituant la dimension historique de la langue, par exemple, en entrant en dialogue avec tout ce qui a précédé, en analysant les couches sédimentaires qui se sont accumulées et qui annoncent l'avenir. Il y faudrait beaucoup de temps. On serait inévitablement amené à parler du latin, mais on se garderait bien d'en faire. Au bout du compte, on n'aurait toujours pas réussi à réifier le français, à en faire un objet d'étude froid ; on serait également passé à côté de la mise en action de tant de mécanismes cognitifs dont l'absence se fait cruellement sentir dans les études supérieures. Bref, en augmentant beaucoup les heures de français et en étudiant le français autrement, on atteindrait sans doute, du moins on peut l'espérer, un niveau de compétence supérieur à ce qu'il est aujourd'hui, mais à quel prix, et surtout, par quels contournements alors qu'il existe un outil merveilleusement adapté.

Il me reste à essayer de répondre à une question qui n'est pas sans importance. Je n'ai parlé jusqu'ici que de latin, jamais de culture ou de littérature latine. Y a-t-il une difficulté à concevoir le latin d'abord comme un outil ? Première réflexion, c'est ce qu'on fait avec la mathématique. Tout le monde s'en sert (et encore beaucoup moins que ce qu'on prétend), mais bien peu nombreux sont ceux qui feront plus tard des maths pour des maths. A-t-on raison de ne pas relever ici l'apport culturel de l'Antiquité ? Entendons-nous bien : tout ce qu'on a pu dire de l'intérêt de lire les grands textes latins et grecs est vrai. Il y aurait beaucoup à dire sur la culture de l'Antiquité, de l'Antiquité comme tradition vivante et non comme patrimoine mort. Mais dans la perspective qui est la mienne, ce n'est pas l'essentiel. Mon questionnement premier est celui de la maîtrise pleine et entière du français, langue de culture, par les jeunes d'aujourd'hui. Le latin fournit pour ce faire un accès privilégié, qui a fait ses preuves depuis longtemps. Tout le reste, que je ne méconnais évidemment pas, vient en plus. C'est cadeau, comme on dit aujourd'hui !

J.Winand@ulg.ac.be